Et il s'endormit immédiatement.

Le lendemain, dès qu'il s'éveilla, l'alouette revint à la charge et lui dit en pleurant :

" Je t'en supplie, mon amour, ne restons pas au milieu de ces séductrices qui te détachent de moi ! "

Calmé par le repos d'une longue nuit, le rossignol était revenu à des sentiments meilleurs. Il caressa gentiment l'affligée et lui dit :

" Oui, nous allons partir ; n'aie plus de chagrin, Sophie. Toutes ces brillantes oiselles, vois-tu, c'est bon pour rire un brin. Mais c'est toi que j'aime. Nous sommes liés pour la vie."

L'alouette était transportée de joie.

" Oh oui ! " disait-elle, " pour la vie. Partons tout de suite."

" Il faut aller leur dire adieu," reprit le rossignol ; " ils ont été si aimables pour moi hier soir."

L'alouette s'assombrit et dit d'un ton résigné :

" Va sans moi ; j'aime mieux ne pas revoir cette méchante étrangère."

Il alla seul et la perruche l'accueillit à paroles pressées :

" Ah ! c'est toi. Il n'est que temps. Voici le gardien qui ouvre la porte....suis-le sur les talons, vite ! "

" Mais," balbutia le rossignol, " je viens vous dire adieu."

" Dépêche-toi, ne fais pas la bête....Entre. Bon ! Ça y est....viens sur mon cœur....je t'aime ! "

En effet, le rossignol, dominé par une volonté supérieure, avait obéi machinalement ; il avait suivi le gardien et la porte de la volière s'était refermée sur eux.

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)

Nouvelle-Orléans, 1er Juillet 1902.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane :

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 11 Avril 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents : MM. Emile Rost, Edgar Grima, Charles Dittmann, Léonce M. Soniat, Lucien Soniat, Bussière Rouen.

Plusieurs dames et M. le Prof. Jules Choppin, invités, assistent à la séance.

Ouverture de la séance à huit heures du soir.

Le Président présente MM. Charles Dittmann et Léonce M. Soniat, nouveaux membres.

Le procès-verbal de la réunion précédente est lu et adopté.

Le Secrétaire annonce qu'il a reçu de Mme G. David une lettre datée du 26 mars 1902, accompagnée d'un conte excentrique; le Secrétaire donne lecture de cette lettre.

L'Athénée a appris avec peine que notre collègue, Monsieur F. Ambrogi, consul de France à la Nouvelle-Orléans, avait perdu sa mère; et, sur proposition de M. Edgar Grima, appuyée par M. Bussière Rouen, le Secrétaire est prié d'écrire à M. Ambrogi et de lui exprimer les regrets de l'Athénée.

Le Président dit que l'Athénée doit être fier à la pensée que deux de ses membres, MM. Emile Rost et Lucien Soniat, avaient parlé à l'Exposition de Charleston, à l'occasion du " Louisiana Day."

M. Edgar Grima promet de parler de " La Joconde " à la prochaine séance.

M. Rouen, appuyé par M. Edgar Grima, propose que la fête annuelle de l'Athénée ait lieu le même soir que la conférence de M. Hugues Le Roux, le mardi, 20 mai 1902. Adopté à l'unanimité.

MM. Edgar Grima et Charles Dittmann, aidés par Mlle Camille Gibert, se chargeront de la partie musicale du programme.

M. Rouen s'occupera de tous les autres détails.

Après suspension des règlements, sont élus membres actifs :

M. François Antonin Lambert (parrains, MM. Bussière Rouen et Alcée Fortier) ;

M. J. A. Lafont (parrains, MM. Gustave V. Soniat et Alcée Fortier).

L'Athénée accepte comme sa réponse la lettre écrite par le Président à Monsieur Louis Herbette, à propos de l'offre généreuse faite à l'Athénée Louisianais d'envoyer des copies des œuvres d'art des musées français avec une réduction considérable sur le prix d'achat.

M. le Prof. Jules Choppin lit deux poèmes de lui, intitulés "Ad Christum" et "l'Arbre du grand-père," et une adaptation en patois créole de la Louisiane de la fable de Florian : "Les singes et le léopard."

La lecture de ces poésies et de cette adaptation est fort goûtée.

La soirée se termine par une charmante causerie faite par M. Alcée Fortier sur le Gouverneur Galvez, dans laquelle le Président raconte d'une manière excessivement instructive et intéressante les hauts faits du jeune et brave gouverneur, et ses prises de Bâton Rouge, de la Mobile et de Pensacole.

M. Fortier donne lecture du poème de Poydras sur la prise de Bâton Rouge.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

Réunion du 9 Mai 1902.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Membres présents: MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux, Edgar Grima, F. Ambrogi, Charles F. Claiborne, Charles Dittmann, Fortuné Jaubert, Clément Jaubert, Dr. Félix A. Larue, Ferdinand E. Larue, F. A. Lambert, Charles T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat et Bussière Rouen.

A huit heures et un quart le Président ouvre la séance et présente MM. F. A Lambert et Dr. Félix A. Larue, nouveaux membres.

Lecture et adoption du procès-verbal de la séance précédente.

Après suspension des règlements, sont élus membres actifs :

M. George Denègre (parrains, MM. Alcée Fortier et Chs. T. Soniat) ;

M. Charles Vatinel (parrains, MM. Bussière Rouen et Alcée Fortier).

MM. Edgar Grima et Charles Dittman, chargés de la partie musicale de la fête du 20 mai, présentent leur rapport dans lequel ils disent qu'ils ont obtenu le gracieux concours de Mesdemoiselles Blanche Dittmann et Céleste Doussan et de M. J. A. Billaud.

M. Charles T. Soniat est nommé président du comité de réception et formera le comité en dehors de l'Athénée.

MM. les Juges Emile Rost et Joseph A. Breaux, vice-présidents, iront à la rencontre de M. Hugues Le Roux, conférencier.

M. Edgar Grima donne lecture d'un article sur M. Le Roux, publié dans "l'Abeille de la Nouvelle-Orléans," lit plusieurs vers et termine par la lecture d'une ravissante poésie de sa composition à laquelle il a donné pour titre : " Les deux siècles."

M. le Juge Emile Rost présente à l'Athénée, avec l'hommage de l'auteur, un petit volume de poésies offert à la Société par M. Paul Rabot, poète distingué et parent de M. Rost. Le 1er vice-président donne lecture de plusieurs de ces poésies, et ses collègues goûtent tout particulièrement celles qui ont été inspirées au poète par deux de nos créoles les plus jolies.

M. Rost termine en lisant du même poète la belle " Chanson du Boer à Ste-Hélène," qui a obtenu le premier prix au concours des "Annales Politiques et Littéraires," ouvert à Paris et proclamé en mars 1902 (sujet imposé).

M. Paul Rabot, sur proposition de M. Rouen, est élu membre correspondant à l'unanimité des voix, et le Secrétaire est prié de lui écrire pour le remercier du gracieux envoi fait à l'Athénée et pour lui dire que c'est avec le plus grand plaisir que notre Société publiera dans ses Comptes-Rendus la poésie qui a obtenu le premier prix au concours de 1092 des "Annales Politiques et Littéraires."

L'Athénée décide de supprimer, dans les prochains concours, le prix de $50 en espèces.

A dix heures l'ajournement est prononcé.

L'ATHÉNÉE adopte le

Compte-Rendu de la Fête Annuelle du 20 mai 1902 et de la Conférence de M. Hugues Le Roux,

publié dans l'Abeille de la Nouvelle-Orléans du 21 mai 1902.

Athénée Louisianais.

PROCLAMATION DU PRIX DU CONCOURS DE 1901.

Le sujet de la conférence de M. Hugues Le Roux était de ceux qui permettent des saillies, des comparaisons, des aperçus ingénieux, des mots heureux, et l'orateur est un virtuose de la parole, en même temps qu'un patriote.

C'est dire qu'il a admirablement traité son sujet. Il nous a parlé des Français, de la France et des Parisiens, et il les a défendus chaleureusement.

Peut-être devrait-il être plus indulgent pour les Américaines, n'en connaissant que les parvenues dont les coups de bourse ont payé les toilettes de rue et de soirée, ainsi que les diamants dont elles font parade. Nous souhaitons qu'un aussi charmant écrivain, qui s'est prouvé bon observateur à l'occasion, puisse connaître les sociétés fermées de la Louisiane et des Etats-Unis, celles qui ont aussi un "home" ici et en France, où elles savent recevoir chez elles: il emporterait d'ici certainement une meilleure impression.

Ce fut une charmante causerie improvisée, variée d'expressions, à laquelle la note littéraire a donné un attrait tout particulier. Remercions-le aussi d'avoir eu un mot aimable pour les aimables artistes amateurs du concert, qui ont tous fait de leur mieux pour être à la hauteur de la circonstance, quoique la voix tremblât un peu devant le conférencier distingué et le nombreux auditoire de cette fête annuelle.

Nous regrettons que l'heure tardive ne nous permette pas de faire déguster à nos lecteurs un véritable régal, en reproduisant toute entière la conférence de M. Le Roux, dont le texte indiqué au cours de son improvisation était: "Le roman contemporain est-il, oui ou non, la peinture exacte de la famille française?"

Une conférence à midi, Gibson Hall. Le sujet, par lui choisi est: Alphonse Daudet, peintre de la France provinciale du Midi. Il est assuré de trouver une salle bondée d'auditeurs impatients de l'applaudir de nouveau.

Le concert a été charmant. Nous en donnons le programme; chaque fois les exécutants, bissés, ont bien voulu se prêter à l'ovation méritée que leur a faite le public, en chantant un deuxième morceau. Les accompagnatrices ont mérité leur part dans les bravos sympathiques de l'assistance.

Nos félicitations au bel organe de Mlle Doussan et à son goût musical.

PROGRAMME:

1. Allocution, M. le Prof. Alcée Fortier, Président.
2. Air de la Reine de Saba, "Inspirez-moi, nobles aïeux," Gounod, Mlle Blanche Dittmann, accompagnée par Mlle Eda Flotte.
3. Lecture du manuscrit, M. Bussière Rouen.
4. Solo de Baryton, M. J. A. Billaud.
5. Conférence de M. Hugues Le Roux.

6. Solo " La Vivandière," Godard, Mlle Céleste Doussan, accompagnée par Mlle Marie Boissonneau.

7. Présentation de la Médaille et du Prix.

COMITÉ DE RÉCEPTION

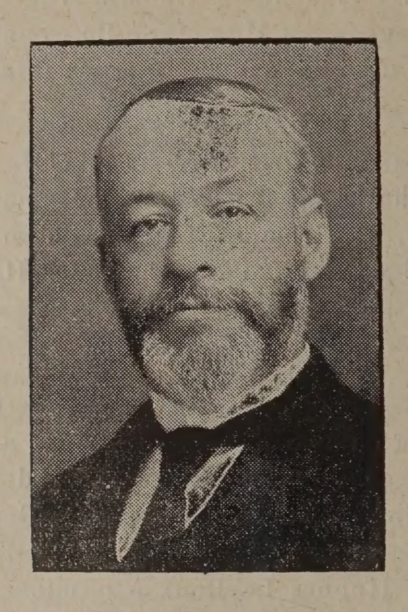
M. Charles T. Soniat, président; MM. Paul Capdevielle Jr., Charles de B. Claiborne, Hypolite Damiens, Edward Ivy, Dr. Thomas Layton, Philip Le Gardeur, Pierre Olivier, Henri Plauché, Emile H. Reynès Jr., Henri L. Sarpy.

A l'Union Française, la soirée s'est terminée par la proclamation du nom de la lauréate qui a remporté la médaille d'or et les 50 dollars du concours de 1901. Toutes nos félicitations à Mlle Asenath Louise Genella.

M. Bussière Rouen, lecteur du manuscrit récompensé, a invité M. Hugues Le Roux à terminer la soirée en famille chez lui. Après avoir écouté ce littérateur, aussi aimable que charmant, ses hôtes et ses auditeurs regretteront de ne pas l'entendre plus souvent et de le voir nous quitter à bref délai. Une compensation leur sera donnée à l'Université Tulane aujourd'hui, où M. Hugues Le Roux fera aussi une causerie.

Nos compliments à M. Alcée Fortier qui a été l'organisateur de cette fête donnée par l'Athénée, et le fondateur du Cercle français, auquel nous devons d'avoir connu M. Gaston Deschamps et d'entendre M. Hugues Le Roux, une seconde fois. Nous ne pouvons mieux finir ce compte-rendu, malheureusement et forcément écourté, qu'en reproduisant l'allocution de M. Fortier, par lequel a été si bien établie la prospérité de cette fondation toute française.

M. le Professeur ALCÉE FORTIER, Président de l'Athénée Louisianais.



ALLOCUTION DE M. FORTIER.

Mesdames et Messieurs,

J'ai encore une fois le plaisir de vous souhaiter la bienvenue au nom de l'Athénée Louisianais, et je suis heureux de vous dire que jamais notre société n'a été plus prospère qu'en ce moment-ci. Nous savons que vous vous intéressez tous à notre œuvre, qui est de conserver ici la langue française et l'esprit français. Ce sont les traditions françaises de nos ancêtres qui ont donné aux Louisianais, à des Américains dévoués aux institutions politiques des Etats-Unis, ce cachet artistique, ce goût de l'esthéthique qui caractérise la Louisiane. C'est l'histoire de la Louisiane française qui nous rappelle les noms de La Salle, l'héroïque explorateur; de Marquette, le saint missionnaire; d'Iberville, le hardi marin, fondateur de la colonie; de Bienville, père de la Nouvelle-Orléans; de

Vaudreuil, le "Grand Marquis"; des Martyrs de la Révolution de 1768, Lafrénière, Villeré, Milhet, Marquis, Noyan, Caresse, qui s'opposèrent à la domination espagnole et voulurent établir une république sur les bords du grand Meschacébé.

C'est le souvenir de la France et de sa glorieuse histoire qui nous inspirera toujours des actions nobles et généreuses. C'est en pensant à Saint-Louis, à Jeanne d'Arc, à Henri IV. à Carnot, à Lafayette, à Rochambeau, que nous tâcherons d'être désintéressés, patriotes, et dévoués à la liberté. C'est en étudiant la littérature française que nous obtiendrons la plus haute culture intellectuelle.

Voilà donc, en peu de mots, ce que l'Athenée veut accomplir en faisant tous ses efforts pour maintenir parmi nous la langue française et l'esprit français. J'ose dire que le rôle de notre société est considérable et que notre œuvre est appréciée. Son Excellence M. Jules Cambon, ambassadeur de la République Française aux Etats-Unis, a bien voulu encourager nos efforts en acceptant notre invitation de venir visiter la Nouvelle-Orléans et, ici même, en janvier dernier, nous avons eu le plaisir d'entendre ses paroles éloquentes et sympathiques.

La visite de M. Cambon a fait le plus grand bien à toutes les œuvres françaises de notre ville, surtout à l'Athénée, qui a vu augmenter considérablement le nombre de ses membres depuis le mois de janvier. Parmi ceux qui sont venus s'asseoir parmi nous, nous sommes heureux de voir l'Honorable maire de la Nouvelle-Orléans, M. Paul Capdevielle, pour lequel nous avons tous une si haute estime.

Les consuls de France nous ont toujours témoigné la plus vive sympathie, et nul ne nous a accordé un appui plus cordial que notre excellent ami, M. Ambrogi, membre actif de l'Athénée Louisianais. Nous aimons la

France et cela nous rend heureux de penser que la France, à son tour, n'a pas oublié son ancienne colonie. Aussi est-ce avec grand plaisir que nous voyons que les marins français viennent nous voir plus souvent qu'auparavant. Nous avons accueilli chaleureusement dernièrement le Commandant Houette et l'Amiral Servan, et ces officiers distingués ont dû être heureux d'entendre parler par tant de personnes à la Nouvelle-Orléans cette langue française si douce et si claire.

L'Athénee Louisianais n'est pas la seule société qui tâche de conserver ici la langue du doux pays de France; nous avons de précieux collaborateurs: l'Union Française avec son école pour les jeunes filles, la Société du Quatorze Juillet avec son école pour les garçons, et le Cercle Français de l'Université Tulane, dont les membres, jeunes filles et jeunes gens, ne sont pas les moins zélés pour la cause que représente l'Athénée. N'oublions pas aussi de mentionner, parmi les principaux soutiens du français en Louisiane, la vieille ABEILLE, dont le nom, depuis trois quarts de siècle est synonyme de vaillance et d'intégrité.

Notre programme est divisé en trois parties: les exercices littéraires du concours, la conférence de M. Hugues Le Roux, et la partie artistique.

Nous avons reçu trois manuscrits pour le concours de 1901, et j'en ferai brièvement l'analyse, au nom du comité d'examen. Le sujet du concours était "Victor Hugo, Auteur Dramatique."

L'auteur du manuscrit portant pour devise, "Tolérance et Liberté," n'a pas dû prendre son travail au sérieux, ou bien il a cru pouvoir tromper les membres du comité d'examen. Dans les deux cas il est également blâmable. Le comité, en faisant la lecture de ce manuscrit, s'est aperçu que l'auteur reproduisait des phrases entières de

la belle étude de M. Henri Dubos sur le "Théâtre de Molière," couronnée l'année dernière. Il est facile d'écrire ainsi, mais il fallait pour gagner cette gageure, que l'on eût une bien pauvre idée de la mémoire des membres du comité d'examen.

Le manuscrit ayant pour devise "Il est aisé de critiquer un auteur, difficile de l'apprécier," indique un travail consciencieux et sérieux, mais l'auteur est entré dans trop de détails sur les ouvrages de Victor Hugo ; faisant l'analyse de ses romans et de ses poèmes lyriques et épiques, et s'écartant ainsi du sujet imposé. Nous avons aussi remarqué dans ce manuscrit une langue souvent incorrecte.

Le comité d'examen, d'une voix unanime, a décerné la médaille d'or et le prix de cinquante dollars à l'auteur du manuscrit portant pour devise, "*In maximis tentavisse magnum est.*" C'est une œuvre de mérite, d'un bon style, et témoignant de grandes recherches. L'auteur a bien compris le sujet et a fait preuve d'un jugement sain et indépendant dans ses appréciations du théâtre de Victor Hugo. Nous sommes heureux du succès de notre concours, car l'Athénée, en choisissant le sujet, avait voulu honorer, lui aussi, la mémoire du grand poète dont le centenaire vient d'être célébré avec éclat dans tout le monde civilisé.

Il y a deux ans nous avons invité M. Henri de Régnier à faire des conférences à la Nouvelle-Orléans sous les auspices de l'Athénée. L'année dernière M. Gaston Deschamps nous a tenus sous le charme de sa parole vibrante et érudite. Aujourd'hui nous avons le plaisir d'avoir parmi nous un autre écrivain français de grande distinction qui, dans un moment, nous fera une intéressante conférence sur le roman français contemporain. Je suis sûr que vous vous joignez tous à moi pour souhaiter

la bienvenue dans notre ville à M. Hugues Le Roux.

La partie musicale de notre fête est toujours excellente. Tous les ans des musiciens distingués veulent bien contribuer de la manière la plus gracieuse au succès de notre séance publique. Je prie les artistes qui sont ici aujourd'hui d'accepter les remerciements les plus sincères de notre société. Permettez-moi aussi, Mesdames et Messieurs, de vous remercier pour l'intérêt que vous témoignez à l'Athénée Louisianais.

A "West End," Hôtel Tranchina, le jeudi 22 mai 1902, à 8 heures du soir, l'Athénée a offert à M. Hugues Le Roux un dîner intime.

Pendant le repas les membres ont été charmés par la conversation facile et toute gracieuse de M. Le Roux et l'ont élu membre honoraire correspondant de l'Athénée Louisianais.

Séance du 6 Juin 1902.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Membres présents: MM. Emile Rost, Joseph A. Breaux, Edgar Grima, F. Ambrogi, Clément Jaubert, Charlés T. Soniat, Gustave V. Soniat, Lucien Soniat, Charles Vatinel et Bussière Rouen.

M. le Professeur Jules Choppin, invité, assiste à la séance.

M. le Président présente M. Charles Vatinel, nouveau membre.

Ouverture de la séance à huit heures.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Sur motion de M. Bussière Rouen, l'Athénée ratifie

l'élection de M. Hugues Le Roux comme membre correspondant de l'Athénée, tenue au dîner du 22 mai.

M. Jules Choppin lit un très joli poème de lui intitulé : " Mourir, c'est dormir."

L'ordre du jour demande le choix du sujet pour le concours de 1902.

L'Athénée, considérant l'intérêt qui se rattache à la célébration du centenaire de la cession de la Louisiane, s'arrête au sujet suivant : " LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ETATS-UNIS ET SES CONSÉQUENCES."

Un programme semblable à celui du concours de 1901 est adopté, l'Athénée supprimant, toutefois, le prix de $50 en espèces.

Le Secrétaire donne lecture d'une charmante lettre de remercîments adressée à l'Athénée par Mlle Asenath Louise Genella, lauréate du concours de 1901.

L'Athénée vote des remercîments :

1° A Mesdemoiselles Blanche Dittmann, Céleste Doussan, Eda Flotte et Marie Boissonneau, et à Monsieur J. A. Billaud, pour leur gracieux concours à l'occasion de la fête annuelle, en rendant si brillante la partie artistique du programme.

2° A l'Union Française pour le prêt de sa salle, y compris l'électricité.

3° A M. Fortier, organisateur de la fête.

4° A M. Chas. T. Soniat, président du comité de réception.

5° A M. Emile Rost, pour la réception de M. Le Roux.

6° Au Secrétaire, pour les autres détails de la fête.

7° Au comité chargé de la partie musicale du programme.

A neuf heures et demie l'ajournement est prononcé jusqu'au deuxième vendredi d'octobre.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

CONCOURS DE 1902.

PROGRAMME.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"LA CESSION DE LA LOUISIANE AUX ÉTATS-UNIS ET SES CONSÉQUENCES."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1903 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge, et seulement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,

Bus. Rouen, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.



VICTOR HUGO, AUTEUR DRAMATIQUE.

Paris est la capitale du monde civilisé, disent les Parisiens. Pourtant Paris n'est ni la France ni le monde, et les patriotes modernes peuvent se plaindre de ce que cette belle ville attire et retient dans ses bras irrésistibles la beauté, le talent, le génie, et les transforme tellement par sa magie qu'ils ne peuvent plus vivre loin d'elle. En conséquence, le grand courant de la civilisation reflue toujours vers ses portes; et on a vu aux différentes époques de son histoire, la "Ville-Lumière" rassembler toutes les grandes âmes de la France, en sorte que ses salons, seuls de tout le monde, brillent et pétillent toujours de la chaleur et de l'allégresse du génie? Peut-être avons-nous regretté parfois les temps des la Rochefoucauld et des La Fontaine; mais est-ce que le monde a vu un assemblage plus merveilleux que la constellation de génies qui brillaient côte à côte il y a quelque cinquante années — Béranger, Lamartine, Musset, Alexandre Dumas, George Sand, Sainte Beuve, Jules Janin, Delphine Gay, Théophile Gautier, et enfin Victor Hugo!

Victor Hugo, celui que Chateaubriand proclamait dès ses premiers débuts du nom d'"Enfant Sublime," naquit à Besançon, d'un père militaire, le colonel Sigisbert Hugo, et d'une mère vendéenne. Le poète lui-même nous a fait part de ces faits dans les "Feuilles d'Automne": —

"Ce siècle avait deux ans! Rome remplaçait Sparte,
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,
Et du premier consul déjà, par maint endroit,
Le front de l'empereur brisait le masque étroit.
Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,
Jeté comme la graine au gré de l'air qui vole,

Naquit d'un sang breton et lorrain à la fois
Un enfant sans couleur, sans regard et sans voix....
Abandonné de tous excepté de sa mère....
C'est moi."—

Un peu avant la mort de sa mère, en 1821, il présenta au public le premier volume de ses "Odes," qui lui donna de suite une renommée éclatante et qui lui procura la faveur royale. Louis XVIII lut avec grande attention ce volume et accorda à l'auteur une pension de mille francs sur sa cassette privée, don précieux et utile cadeau puisqu'il permit à Victor Hugo de se marier et qu'avec son mariage (1822) commence son influence sur la littérature contemporaine. De suite, il s'entoura de la jeunesse intelligente de l'époque et son foyer devint le centre de réunions agréables et utiles. Son aspiration haute et généreuse, son ambition louable et brillante faisait germer une rénovation littéraire. Ces jeunes esprits s'excitaient par l'étude d'œuvres considérables qui avaient pénétré en France, ajoutant une force nouvelle aux instincts romantiques. Les poèmes passionnés et pathétiques de lord Byron, les romans doux et tendres de Walter Scott, les drames historiques et déchirants de Schiller, les ballades charmantes et touchantes de Goëthe, et son Faust si complexe d'inspiration, — agitaient toutes ces jeunes têtes. Le "Génie du Christianisme," — ce grand ouvrage qui sera toujours un refuge si doux aux âmes blessées par les outrages et les douleurs de la vie, — influençait aussi ces jeunes âmes en leur montrant que la "religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts, et aux lettres; que le monde moderme lui doit tout, depuis l'agriculture, jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël, qu'il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de

plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste." Tel est le sens et le fond du "Génie du Christianisme," comme l'a compris la jeúnesse de la Restauration. L'étude assidue du moyen âge. — de son architecture et de ses chroniques — donnait au "Cénacle" une physionomie originale. Les membres les plus ardents du "Cénacle," — tel fut le nom donné à la nouvelle société, — étaient Emile et Antoine Deschamps, Soumet, Rességuier, Alfred de Vigny, Sainte-Beuve, Guiraud, et de Beauchêne.

L'arrêt définitif du "Cénacle" fut le romantisme le plus décidé; les partisans le manifestèrent audacieusement et attaquèrent les classiques par des épigrammes, d'une manière vigoureuse, hardie, et parfois impudente. Ceux-ci répliquèrent avec autant de violence et d'âpreté ; les plus assidus du parti conservateur, voulant protéger la république des lettres qu'ils croyaient presque perdue, cherchèrent son salut chez le roi Charles X, le priant de faire bannir du théâtre toute pièce émanant de l'école romantique. Mais le roi ne voulut point prêter l'oreille à leurs prières. Toutes ces circonstances aidèrent les jeunes esprits à s'affranchir des règles classiques.

Victor Hugo admirait encore en 1824 les anciennes doctrines ; mais en 1827, il prit les armes contre les classiques et se servit de la Préface de "Cromwell" comme d'un cheval de bataille. La poésie dramatique de Victor Hugo peut alors être considérée comme ayant inauguré une nouvelle ère dans la littérature française.

Jusqu'à cette époque, la scène avait été occupée par l'école classique, dont les traits caractéristiques étaient sans doute la justesse, la précision et l'exactitnde ; mais

aussi une soumission, j'oserais dire, une servilité aveugle à toutes les unités d'Aristote.

Victor Hugo était peu fait, par son imagination romantique et ardente et par l'intensité de sa nature, pour travailler aveuglément selon les anciens modèles ; il ne pouvait se plier à aucune espèce de joug dans son art ; et alors dans cette fameuse préface de "Cromwell," il en vient à une rupture absolue avec les autorités dramatiques établies et se présente comme le héraut d'une nouvelle école, brisant surtout les formes de la langue et de la versification. Il maintient que dans Shakespeare seul, on peut trouver le vrai type du véritable art dramatique. Corneille, Racine et Voltaire, il les détrône sommairement.

Cette célèbre Préface fut regardée comme le manifeste, le code du parti romantique. Comme auteur dramatique, Hugo voulut ranimer et réchauffer la poésie française par l'imitation de la vigueur et de la couleur espagnoles. L'affectation de l'énergie, le naturel poussé jusqu'à la trivialité, la recherche de l'antithèse : tels sont les caractères de son style. Il cherche toujours un contraste hardi des situations et des caractères. Il se plaît à mettre en scène les antithèses les plus heurtées : — la grandeur opposée à la bassesse, la splendeur à la simplicité, la laideur à la beauté, la difformité à la symétrie, l'humilité à l'orgueil, la sincérité à la perfidie, la cruauté à la tendresse, l'impureté à la chasteté, la vertu au vice, — enfin l'opposition sous toutes ses formes : voilà le secret de son art. Dans cette Préface, Victor Hugo cherche à démontrer que chaque société a son art particulier, et il y indique trois grands mouvements littéraires : les temps primitifs, qui ont produit la Genèse ; les temps antiques, qui ont produit Homère et Eschyle ; les temps modernes, le christianisme ou plutôt le spiritualisme, qui a produit

Shakespeare. Nous citons ses propres paroles: — "La poérie a trois âges, dont chacun correspond à une époque de la société: l'ode, l'épopée, le drame. Les temps primitifs sont lyriques, les temps antiques sont épiques, les temps modernes sont dramatiques. L'ode chante l'éternité, l'épopée solennise l'histoire, le drame peint la vie." Et plus loin: " Une religion spirituelle supplantant le paganisme matériel et extérieur se glisse au cœur de la société antique, la tue, et dans ce cadavre d'une civilisation décrépite, dépose le germe de la civilisation moderne. Cette religion est complète, parcequ'elle est vraie; entre son dogme et son culte elle scelle profondément la morale. Et d'abord, pour premières vérités, elle enseigne à l'homme qu'il a deux vies à vivre: l'une passagère, l'autre immortelle; l'une de la terre, l'autre du ciel. Elle lui montre qu'il est double comme sa destinée; qu'il y a en lui un animal et une intelligence, une âme et un corps."

" N'avais-je pas raison, dit Emile Zola, lorsque j'ai écrit que toute évolution littéraire était basée sur une croyance religieuse ou philosophique? Faites bien attention, voilà le romantisme qui va être la floraison poétique du spiritualisme. Retenez cette dualité, cette âme et ce corps: le système entier de Victor Hugo va reposer là-dessus." Victor Hugo détruisit ainsi complètement l'édifice classique par ses doctrines et formules nouvelles. Les classiques bannissaient entièrement le laid; désormais sa place sera à côté du beau. Et à juste titre, puisqu'il est ainsi dans la nature réelle. "Tout ce qui est dans la nature est dans l'art, dit-il; le drame résulte de la combinaison du sublime et du grotesque. Mettons le marteau dans les théories, les poétiques et les systèmes! Jetons bas ce vieux plâtrage qui masque la façade de l'art!.... Imiter! le reflet vaut-il la lumière? Le satellite qui se

traîne sans cesse dans le même cercle, vaut-il l'astre central et générateur? Avec toute sa poésie, Virgile n'est que la lune d'Homère."

Le caractère propre de l'école romantique est donc une émeute soulevée contre les anciennes traditions de la tragédie classique consacrées par les chefs-d'œuvre des Corneille et des Racine; en particulier, comme nous venons de l'indiquer, contre les règles des trois unités. Plus de songes, plus de tours d'adresse, mais un vrai milieu historique. Les traits caractéristiques du drame, c'est le réel; et pour atteindre le réel, il faut une combinaison de deux types, — le sublime et le grotesque, qui se mêlent dans le drame comme ils sont mêlés dans la création. Il veut ainsi poser deux mondes face à face et montrer alors que tout ce qui est dans la nature est dans l'art. Il y a dans l'histoire de l'humanité, comme dans celle de la vie individuelle, des périodes sombres et des périodes lumineuses, des enchantements et des tristesses, des grâces et des laideurs, du bien et du mal. Ce nouveau credo fut salué par bien des personnes avec enthousiasme, mais fit descendre sur son auteur les attaques dédaigneuses de toute l'école classique. Par suite de ce dogme, Victor Hugo entreprit de révolutionner le théâtre et alors produisit drame sur drame dans lesquels il poussa la licence d'irrégularité à l'excès, et par un emploi extravagant de caractères et de situations grotesques et parfois horribles fit tressaillir même les amis de la nouvelle école. Ses drames sont surchargés d'antithèses; pourtant, pour la plupart, ils étincellent de beautés innombrables de pensée, de dessein et d'expression qui rayonnent comme des lumières scintillantes dans une atmosphère chargée de nuages. Il y a surtout, chez Hugo, beaucoup d'harmonie entre ses idées et son tempérament; elles n'en sont que le reflet. Il les sent avant de les penser.

Du drame de "Cromwell," nous dirons très peu, car il n'a jamais été représenté et ne pouvait guère l'être ; il n'y a pas assez d'action, et là où elle se trouve, elle est trop peu mouvementée ; les tirades lyriques y prédominent sur le drame proprement dit ; l'œuvre entière est trop touffue, tumultueuse, par-ci par-là exubérante à l'excès. La pensée principale de ce drame est celle-ci : Cromwell sera-t-il roi ? Ce n'est, dans son ensemble, qu'une étude approfondie et psychologique de ce grand homme. On accuse Victor Hugo de manquer, dans cette pièce, de l'exactitude historique, en peignant Cromwell comme étant déchiré par le remords de son acte régicide ; car l'histoire nulle part ne nous montre le grand Protecteur d'Angleterre, victime de pitié. Les vers dans lesquels le poète a peint Cromwell torturé par les regrets sont des plus beaux ; — vers poignants, mordants, sublimes. Mais notre impression est que le poète aurait pu faire un drame aussi beau sans fausser l'histoire. Cromwell a condamné le malheureux Charles Ier parce qu'il a cru que c'était son devoir d'arracher son peuple au joug d'un tyran ; sa conviction républicaine le poussait à cet acte qui était devenu pour lui une dette sacrée ; mais le Protecteur ne pensait point, et ne le voulait point non plus, s'élever un trône sur les gradins sanglants de l'échafaud du roi Stuart. Le poète aussi est digne de blâme d'avoir fait de cet "austère républicain," un homme capable de tout entreprendre, de cet esprit audacieux "né pour changer le monde," un être grotesque, hideux, faible et pusillanime et un trompeur des plus dégradés. Le grand poète anglais Milton, joue anssi un rôle mesquin et un peu bizarre, lorsqu'il prononce, d'un ton mystérieux, au Protecteur, usurpateur du trône, les trois mots fatidiques,—Mane, Thécel, Phares. Milton n'était pas un tel personnage que notre dramaturge nous le peint ; il était sincère dans ses con-

victions et détestait Charles Ier, parce qu'il aimait la république et son Protecteur Cromwell.

Malgré toute cette critique, il y a dans le drame quelques passages fort admirables et dramatiques ; citons par exemple la scène où Milton s'adresse au Protecteur :—

" Démens tes vils flatteurs, montre-toi noble et grand,
Juge, législateur, apôtre, conquérant ;
Sois plus que roi. Remonte à ta hauteur première.
Il n'a fallu qu'un mot pour créer la lumière,
Toi, redeviens Cromwell, à la voix de Milton !"—

une scène vraiment sublime et puissante comme conception artistique. Nous aimons surtout les deux derniers vers. La versification de " Cromwell " est d'autant plus remarquable qu'elle est nouvelle—parfois bizarre, parfois tourmentée et parfois limpide même ; elle est caractérisée par de constants enjambements presque grotesques, mais toujours riches. Partout et toujours, il présente ses idées dans un langage pur.

Au printemps de l'année 1829, dix-huit mois après la publication de " Cromwell," la Comédie Française demandait un drame à Victor Hugo. Il écrivit " Marion Delorme," dont il composa le quatrième acte en vingt-quatre heures. Le théâtre l'accepta, mais les censeurs l'interdirent. Hugo commença de suite un autre sujet, et en moins de trois semaines acheva " Hernani," où il déploya tout son talent dramatique et artistique. C'est vraiment un chef-d'œuvre, malgré la critique de Geoffroy dans son " Histoire de la Littérature Française," où il dit : " La pièce est loin d'être un chef-d'œuvre : l'histoire, la vraisemblance, la pudeur scénique, tout y est sacrifié à l'élément lyrique qui y déborde."

Curieuse coïncidence ! Il a fallu à Voltaire pour écrire sa " Zaïre," de beaucoup sa meilleure tragédie, le même

temps qu'à Victor Hugo pour écrire son "Hernani,"— son drame le plus populaire. Hugo a surabondamment le don d'un langage métrique; son vocabulaire est éminemment riche et la mélodie lyrique est toujours à ses ordres. C'est dans "Hernani" surtout que les vers sont si fins et si hardis. L'alexandrin lourd et retentissant n'est guère la meilleure mesure pour la poésie dramatique; mais il est ici employé par un grand maître. L'œuvre entière est toute pleine de la fraîcheur et de la vigueur de la jeunesse. Le mouvement précipité de son action enlève le spectateur; la ferveur lyrique de son langage est enivrante; il faut absolument une réflexion sérieuse pour y trouver des parties faibles, si même il en existe. Si ce drame sait encore nous émouvoir, aujourd'hui, qu'il n'a plus le charme de la nouveauté, nous pouvons deviner l'effet qu'il produisit sur la génération ardente de 1830, rassasiée alors des inanités languissantes de la soi-disant école classique. Quelles que soient aujourd'hui nos pensées de Dona Sol et de ses trois amoureux, les jeunes artistes de cette époque les considérèrent comme les types d'une renaissance dramatique.

Pendant la représentation du drame, nous sommes sous un charme irrésistible; nous sommes agité, excité, touché profondément. Le plaisir qu'il nous donne, n'est pas, nous l'admettons, du plus intellectuel; mais son intensité est indubitable. C'est une œuvre très intéressante,— mélodramatique dans sa conception, poétique dans son langage, et pittoresque toujours. Dès son apparition, "Hernani" excita un immense enthousiasme. Le sujet principal est la parole d'honneur qui oblige un Espagnol noble de se tuer conformément au son du cor sonné par son ennemi mortel, au moment même de son mariage avec sa bien-aimée. Nous y trouvons un certain manque de netteté technique, et dans la construction un

certain besoin de caractère complet; mais l'autorité extraordinaire de l'auteur sur les passions tragiques de pitié, d'admiration, et de terreur, son habileté merveilleuse dans l'emploi de belles paroles, la magnificence de son langage, la rapidité et l'énergie de son style qui emporte le lecteur presque contre sa volonté et son jugement, — sont partout grandement manifestes dans cette puissante composition. Le dénouement tout rempli de supplices, de tortures, de désespoirs et d'agonies est épouvantable, surtout après les enivrements des noces; cependant le drame est beau et de beaucoup le meilleur de l'auteur que nous étudions; c'est la magnificence et le grandiose des images, et l'harmonie et la variété du rhythme, qui excitent cette grande admiration qui est toujours accordée au drame d' "Hernani." On y trouve en effet tant de pensées sublimes, de magnifiques descriptions et d'étincelantes beautés !

Citons parmi les passages les plus saillants, le monologue de Don Carlos devant le tombeau de Charlemagne : —

"Charlemagne! c'est toi!
Oh! puisque Dieu, pour qui tout obstacle s'efface,
Prend nos deux majestés et les met face à face,
Verse-moi dans le cœur, du fond de ce tombeau,
Quelque chose de grand, de sublime et de beau."

Le drame de "Marion Delorme," (1831) interdit par les censeurs Bourbons, attendit quelques mois jusquà ce que le trône des Bourbons fut renversé par la révolution de 1830; et alors plusieurs mois après, il fut présenté au Théâtre de la Porte St. Martin.

Marion Delorme est le type de ces courtisanes que l'art et le roman ont cherché vainement à glorifier par un amour pur et noble, ou par un repentir soi-disant vrai, jetant par cet acte sur une vie de honte et de

déshonneur un manteau de décence et d'honnêteté. Qu'une femme qui a été séduite et qui a sacrifié sa vertu et son honneur, puisse exciter notre commisération, notre sympathie et même sous certains aspects, notre admiration, n'est pas impossible. Mais, qu'une femme qui a mené toute une vie de dévergondage lâche et éhonté puisse exciter de tels sentiments: jamais! Pour un péché de passion, il peut y avoir quelque atténuation, même quelque excuse. Mais nos sentiments moraux, nos sympathies humaines, notre nature physique même, se révoltent dans le plus profond dégoût contre une suite de prostitutions vénales, commises audacieusement, étalées aux regards de tous. Une telle femme peut être un objet intéressant pour l'esprit miséricordieux de la charité Chrétienne, mais elle n'est point le modèle qu'un artiste devait présenter à notre bon sens, à notre jugement, ou à nos cœurs pour notre approbation, notre admiration ou notre affection. La femme prise en adultère, a reçu miséricorde aux pieds du plus miséricordieux des juges; — peut-être alors ses semblables, devraient-ils beaucoup pardonner aussi. Mais notre idée de justice se soulève et crie vengeance. Aussi, est-il très difficile de pardonner à Victor Hugo, d'avoir fait aimer cette femme par un homme tel que Didier. De tels amours ont existé, c'est vrai; mais ils furent toujours l'étonnement des sages et le chagrin des braves: — des mystères étranges d'enivrement qui ne montrent que trop clairement la faiblesse de la nature humaine, simples caricatures de cette grande et sainte chose: — l'affection pure et profonde.

Victor Hugo prétend ici avoir peint au vrai le siècle de Louis XIII et de Richelieu, pourtant nous craignons et nous le regrettons, qu'il ait fait outrage à la politique du grand ministre français. Louis XIII et Saverny

sont peints en chair et en os. Le roi est surtout bien conçu ; cette conception-là, seule, est un trait de génie. Hugo nous montre par quelques coups de pinceau, ce pauvre roi faible, mélancolique, pieux, moral, craintif, rétif et inerte, s'irritant sous les freins de fer de son souverain au chapeau rouge,— le grand Cardinal Richelieu,— et pourtant impuissant à soutenir sa propre dignité. Que ce soit, ou non, la vérité historique, au moins le portrait est bien peint et vrai, ce qui est très important à l'art dramatique comme à tous les autres arts. Saverny est la personnification de la grâce et de l'honneur. C'est un jeune homme qui porte des plumes au chapeau, c'est vrai, mais il porte dans son cœur la devise de son rang : " Noblesse oblige ; " il est fidèle à cette devise quand l'occasion le demande. C'est un portrait poétique d'un vrai Français : toujours fidèle et poli jusqu'à la mort. Didier est mystérieux, mélancolique et misanthrope.

Mais les critiques en général s'accordent à blâmer Victor Hugo d'avoir donné toutes les vertus à la courtisane et dépeint le grand Cardinal sous des couleurs odieuses, au point d'en faire presque un monstre repoussant. Pourtant je ne voudrais pas passer outre sans citer quelques-unes des paroles de l'auteur, au moins quelques mots du passage où Marion Delorme se fait suppliante, passage très caractéristique qui a ravi en tout temps le lecteur : —

" A leur âge, tous deux, les tuer pour un duel !
Leurs mères, songez donc ! Ah ! c'est horrible ! O ciel !

. . . .

Ils ont eu tort, c'est vrai ! Si leur faute vous blesse,
Tenez, pardonnez-leur. Vous savez ? la jeunesse !
Mon Dieu ! les jeunes gens savent-ils ce qu'ils font ?
Pour un geste, un coup d'œil, un mot,—souvent au fond
Ce n'est rien,—on se blesse, on s'irrite, on s'emporte."

On trouve dans ce drame des vers tendres et doux, parfois vigoureux et passionnés, toujours magnifiques. Mais la thèse que l'auteur plaide ici est trop laide pour nous plaire.

Victor Hugo est tout à fait blâmable dans le "Roi s'amuse" (1832), il y parodie tellement l'histoire; les personnages historiques sont si défigurés sous la plume du chef de l'école romantique qu'on ne les reçonnaît plus. C'est bien fâcheux et impardonnable ! Toujours conformément à la doctrine présentée dans la "Préface" de "Cromwell," qui consiste uniquement dans l'apport d'un nouvel élément, le grotesque, il noircira ici la royauté. François I[er], vainqueur de Marignan, et héros vaincu de Pavie, est traîné indignement sous les pieds de Triboulet, le bouffon, le difforme, le monstre, qui méprise le roi et l'entraîne alors à commettre les plus noirs forfaits. Ce monstre a une fille unique, belle, pure et aimante, et par sa tendresse pour elle, Victor Hugo pense réhabiliter cet odieux personnage par cette unique passion vraie. Mais ! pourquoi aime-t-il sa fille ? parce qu'elle est pieuse, parce qu'elle est pure, parce qu'elle est vertueuse, parce qu'elle est pour lui un don précieux du ciel ? Non ! non ! ...... il l'aime, parcequ'il éprouve une certaine satisfaction vulgaire et poltronne à sentir qu'elle lui appartient ; la propriété, voilà le sentiment qui l'inspire. Triboulet est donc au cœur perfide, et nous nous le repoussons, même présenté par Victor Hugo. On s'arrête pour réfléchir avant de faire une critique si sévère d'un drame de ce grand poète ; pourtant il faut être vrai, car la vérité d'une critique, c'est la beauté et la splendeur de cette critique ; le faux peut quelquefois briller de clartés empruntées ; mais ces clartés s'évanouissent en laissant se fondre avec elles l'objet qu'elles éclairaient comme "une sombre, vide et disparaissante figure !"

Ici encore dans "Lucrèce Borgia" (1833) nous avons un contraste,—voici la thèse : — tout dans la création n'est pas humainement beau mais le laid y existe aussi. Dans ce drame, l'auteur nous montre l'amour maternel au milieu du vice. Mais cette passion, — de toutes, la plus pure et la plus élevée, — ne purifie point la corruption d'où on la fait sortir. L'auteur nous dit lui-même, "qu'il veut mettre la mère dans le monstre." Mais quel est donc l'effet de cette théorie? Peint-il une mère saintement dévouée? Non. Nous n'avons dans Lucrèce Borgia qu'une femme impétueuse et violente qui s'emporte sans cause; elle n'est qu'un type de "passion aveugle." L'œuvre toute entière est indigne. Nous pardonnerions au dramaturge de railler avec malice les gens de cour comme les gens d'église; mais on se révolte devant ces attaques multipliées et ce mépris versé à flots sur la religion, la royauté et la personne même du monarque. C'est surtout contre la papauté que la satire dirige ses coups. Malgré toute l'horreur que ce drame inspire au spectateur, malgré le sujet affreux et les scènes d'une laideur hideuse, pourtant il abonde en incidents d'une vigueur remarquable, et même il faut admettre que c'est une œuvre puissante; il y a des déclamations vraiment ardentes, et les explosions de passion qu'on y rencontre montrent un vrai talent dramatique.

De tous les drames de Victor Hugo, "Ruy Blas" est peut-être le plus gracieux, le plus scénique, le plus moderne, le plus vivant, le plus digne de notre éloge. Des trois personnages les plus importants du drame, don Salluste, don César et Ruy Blas, les deux premiers sont deux nobles de la cour d'Espagne, le troisième, un valet. Dans le premier acte, nous voyons tout de suite, la colère de don Salluste disgracié, et son désir de se

venger sur la reine, son ennemie déclarée. Il veut que Don César l'assiste à ourdir une trame honteuse contre la reine. Mais le projet échoue. Le chevalier n'accède pas à sa proposition, mais au contraire la repousse dédaigneusement. Puis l'auteur nous présente Ruy Blas qui fait ses confidences à Don César; enfin le premier acte se termine par les mesquines intrigues de Don Salluste qui cherche à mettre son valet amoureux de la reine sur le chemin de cette princesse. Celle-ci, espère-t-il, s'éprendra facilement de lui, croyant voir en lui un grand ministre d'Espagne, un cavalier superbe, un excellent homme d'Etat et, avec cela, un amoureux doux et gracieux. C'est là la fin de toute l'intrigue. Il n'est guère nécessaire d'entrer dans de plus grands détails; mais l'intrigue est si bien conduite que quelques mots de plus ne seront pas inutiles. Le scélérat, Don Salluste, prend la reine, qui meurt d'ennui, très facilement dans la trappe qu'il a préparée pour elle. Elle fait de Ruy Blas, son ministre d'Etat; celui-ci, ayant échangé sa livrée de laquais contre le costume d'un grand Seigneur d'Espagne, est introduit par Don Salluste sous le nom de Don César. Le laquais n'est plus maintenant Ruy Blas, le laquais Ruy Blas, mais il se révèle comme le maître tout-puissant de l'Espagne. La reine l'aime tendrement et le traite d'homme de génie. Au moment où elle pose un baiser sur son front—Don Salluste qui sait que le ministre a la confiance et l'affection de la reine, se présente brusquement, pour dévoiler à la reine combien sa démarche est compromettante, et lui apprend que Don César n'est qu'un laquais; puis il menace de révéler cette liaison. Ruy Blas sur-le-champ se précipite sur Don Salluste, lui enlève son épée et la lui plonge dans le cœur; puis ne pouvant survivre à ce déshonneur, il s'empoisonne sous les yeux mêmes de la

reine qui languit d'amour malgré tout. Elle lui pardonne encore jusqu'à le tutoyer et le pleure et l'aime toujours. Un sublime mépris de la mort est ici montré par le laquais transformé en héros.

Insouciant des choses de la vie, incapable de prendre aucun soin de sa fortune, en dépit de tout, Don César inspire aux spectateurs une si affectueuse sympathie qu'on se dispute à l'envi, l'affection de ce prodigue.

Ce drame est vraiment beau et il y a des passages pathétiques et le souffle d'une éloquence passionnée. Victor Hugo a montré ici qu'il sait, quand il le veut, garder ce respect de la langue, cette suite d'idées, cet air aisé avec lequel il conduit son lecteur, ce naturel qui est le fruit de l'art.

La décade qui suivit la révolution de Juillet fut la période de triomphe de Victor Hugo. Une série de drames : " Marion de Lorme," " le Roi s'amuse," " Lucrèce Borgia," " Marie Tudor," " Angelo," " les Burgraves," se succédaient rapidement. Ces drames continuèrent à montrer son grand pouvoir sur les passions tragiques, son grand talent pour les vers, sa grande fertilité en situations mouvementées et en péripéties tour à tour horribles et grandioses ; mais nulle part ne s'y révèle cet art qui fait réussir une pièce sur la scène ; ses drames sont faits pour la lecture plutôt que pour la représentation. En conséquence, vers la fin de la décade, quelque réaction eut lieu contre sa réputation de dramaturge ; il se sentit atteint et blessé ; aussi dès lors il renonça à écrire pour la scène.

Victor Hugo montre dans ses créations en prose— " Lucrèce Borgia," " Marie Tudor " et " Angelo," — la même force dramatique, la même exagération, la même hardiesse de style, que nous avons signalées dans ses vers. " Le drame," dit M. Lanson, " devient quelque

chose d'énorme, de gigantesque, d'encyclopédique : l'homme, la femme, tout un siècle, tout un climat, toute une civilisation, tout un peuple, voilà le simple contenu d'Angelo."

Dans la Préface de " Marie Tudor," nous trouvons une étrange formule ; lisons-en quelques lignes : " ce serait le rire, ce seraient les larmes, ce serait le bien, le mal, le haut, le bas, la fatalité, la Providence, le génie, le hasard, la société, le monde, la nature, la vie ; et, au-dessus de tout cela on sentirait planer quelque chose de grand." Nous voyons comment Victor Hugo voulait que son drame romantique aspirât à embrasser l'infini.

La pièce des " Burgraves," représentée le 7 mars 1843, au Théâtre Français subit le plus piteux échec, qui mit fin à la lutte de l'école romantique contre l'école classique et devint le signal de la décadence finale du drame romantique. Victor Hugo avait voulu dans ce drame essayer de rivaliser avec Shakespeare en grandeur colossale, mais il ne réussit guère. " Il a voulu, en outre," dit M. Godefroy, " peindre la dégradation des races et opposer la Providence, qui pardonne à la Fatalité qui punit."

Après cet insuccès, il cessa d'écrire pour le théâtre, comme je l'ai déjà dit plus haut, et consacra tous ses efforts et tout son talent aux compositions lyriques.

Dans ce genre de composition, l'auteur que nous étudions a prêté le flanc à une sévère critique: critique relative à ses héroïnes ou amoureuses. Pourquoi en effet choisir invariablement pour héroïne, une femme méchante ? Vraiment nous sommes porté à croire qu'il ne connaît pas la femme. Dans chacune de ses poésies, nous sommes presque invariablement en contact avec des femmes dont la moralité est relâchée. Malgré la prétention de Victor Hugo que ses œuvres sont morales,

nous craignons que pour les juger ainsi, il faudrait en retrancher tous ses caractères féminins. Comme aucune société ne peut être pure si les femmes n'y sont chastes et saintes, de même un livre ne peut être moral, si la peinture de la femme n'y est pudique et honnête.

Heureusement la gloire de Victor Hugo ne dépend pas des œuvres auxquelles nous faisons allusion. Il a essayé tour à tour toute sorte de composition et toujours il parvient à la distinction. Il est maître satirique et maître chanteur de mélodie. Son chant est toujours aussi pur que la source à la descente d'une colline, et sa satire est aussi brûlante que l'acier quand il coule du creuset. Il est pathétique dans le roman et puissant dans l'histoire. Même en critique et en philosophie, il a donné sa part de travail. On comprend à l'étude de ses chefs-d'œuvre qu'on a affaire avant tout à un artiste. Au-delà et au-dessus de son grand génie est son grand cœur, doux, généreux et sympathique, qui le rend le poète du prolétaire et du peuple, le poète du pauvre, de l'impuissant, du malheureux, le poète de la femme fatiguée et du petit enfant, l'ami des humiliés et des ruinés. Cet homme d'une intelligence au-dessus de la moyenne, d'un cœur tendre et aimant, d'une nature ardente et belle, d'une âme richement douée, est aussi penseur, peintre, orateur, et romancier, mais il est au-dessus de tout le poète des poètes, noble, aimant et charitable, et sa charité est la vraie charité chrétienne qui tombe comme la douce rosée du ciel.

M. Emile Zola écrit dans ses "Documents littéraires:" "Victor Hugo a été un chaînon puissant dans notre littérature, mais un chaînon, pas davantage. Tout le passé n'aboutit pas à lui, et tout l'avenir ne va pas découler de lui. Ce qu'il faut dire, ce qu'il ne faut pas cesser de répéter, c'est qu'à côté de cette formule lyrique

et idéaliste de Hugo, il s'est produit la formule scientifique et naturaliste de Stendhal et de Balzac. Non, il faut laisser à chacun sa gloire. Si l'on veut, mettons côte à côte la formule lyrique de Hugo, et la formule naturaliste de Balzac : puis, attendons que le travail du siècle décide laquelle des deux l'emportera!" Malgré ce resumé de Zola du génie de Victor Hugo, nous maintenons fièrement que dans l'histoire de la littérature française, personne ne peut être comparé à lui pour la place énorme qu'il a tenue dans son siècle, pour son pouvoir d'influence sur les esprits de son temps, et pour l'empire souverain qu'il a exercé sur toute une génération.

ASENATH LOUISE GENELLA.

L'ARBRE DU GRAND-PÈRE.

Il est là, devant moi .... j'aime à le voir ici,
Ce lilas tout en fleurs.... j'aime à le voir ainsi!

Je l'ai pris tout petit au sortir de la graine ; —
Adonc, il eut son gland tout comme le gros chêne.
Et depuis, ses rameaux comme des bras humains
S'allongent en souriant pour me prendre les mains.
Il m'attire sous lui, puis, là, son frais ombrage
Descend tranquille et beau. Qu'il est doux à mon âge
De m'asseoir là, tout seul, sans soupir, sans douleur ;
Ou.... de voir folâtrer *ces amours de mon cœur*,
De mon vieux cœur aimant, autour de moi, grand-père.
Oh ! que j'aime à les voir, et la sœur et le frère....
Eux, se roulant sur l'herbe, et moi leur souriant.
Oui, mon bonheur est tel que je prie en riant....

C'est un vrai Briarée, ce bel arbe que j'aime,
Et que j'ai vu grandir, que j'ai planté moi-même.
Venez, venez le voir, l'arbre que j'ai planté,
Qui touche à ma fenêtre et que j'ai tant chanté ;
Et vous direz : Salut ! comme moi, moi dès l'aube.
Dans un tel paradoux que l'on est loin de Job ! !

JULES CHOPPIN.

LES DEUX SIÈCLES.

I.

L'ENFANT.

Mère, venez à moi, j'ai peur ;
Oh ! laissez moi sur votre cœur
Reposer ma tête brûlante.
Je veux sentir tout près de moi
Votre tendresse vigilante.
Dites, mère, de cet émoi
Qui m'épouvante, horrible chose,
Quelle est la cause ?

LA MÈRE.

Enfant, calme-toi. Ce grand bruit
Qui te fait trembler, c'est minuit
Dont la sinistre note sonne
Le glas du vieux siècle expirant.
Cet accent qui dans l'air résonne,
C'est le cri du vieillard mourant,
Centenaire qui passe et pleure
Sa dernière heure.

L'ENFANT.

J'entends son pas précipité.
Je le vois. Sur son dos voûté
Il porte une masse difforme
Qui semble peser lourdement.
Et, tremblants sous leur charge énorme,
De reins broyés le craquement
Appòrte à mon cœur qui sanglote
Sa triste note.

LA MÈRE.

Ce poids qu'il porte en gémissant,
Sombre, hideux, infect, pesant.
Est celui du péché de l'homme.
Au fond du fleuve de l'oubli
Il va jeter la grosse somme
Dont le large sac est rempli.
Et le gros sac, puant, fétide,
N'est jamais vide.

II.

L'ENFANT.

Mère, écoutez ces cris joyeux
Dont l'hymne monte jusqu'aux cieux ;
Et, comme aux jours de grandes fêtes,
Mille cloches aux voix d'airain,
Fifres, tambours, sifflets, trompettes ;
Et ces chansons, au gai refrain,
Chassant des cœurs, chants d'allégresse,
Toute tristesse.

LA MÈRE.

Un nouveau-né succède au mort,
Entrant tandis que l'autre sort.
On lui fête la bienvenue.
Et voilà que déjà, hissant
Sur son épaule frêle et nue
Le sac gonflé, rugueux, pesant,
Il suit sa course vagabonde
De par le monde.

L'ENFANT.

Tu dis que le vieux siècle est mort.
Qu'est-ce donc que mourir ? — Il dort,
N'est-ce pas, mère ? et dès l'aurore
Il saura bien, frais et dispos,
Reprendre sa besogne encore.
La mort ! — n'est-elle le repos
Qui met le sourire au visage,
Si l'on est sage ?

LA MÈRE.

C'est le repos du bon chrétien.
Mais pour l'avoir, écoute bien,
Il faut une âme sainte et pure
Qui n'a jamais payé d'écot
Au sac du péché ; — sans murmure,
Quel qu'il soit, accepte son lot ;
Et, sans que nul sache qu'il donne,
A fait l'aumône.

L'ENFANT.

J'ai compris, mère, et maintenant,
Tu vois, je n'ai plus peur.
L'enfant
Alors, sur le sein de sa mère

Se penche et doucement s'endort;
Heureux, dans un monde éphémère,
De retrouver ses rêves d'or,
Rêves de ciel bleu, sans nuages,
Et d'enfants sages.

E. GRIMA.

Chanson du Boër à Ste-Hélène.

Premier Prix du Concours des "Annales Politiques et Littéraires" ouvert à Paris et proclamé en mars 1902. Sujet imposé.

I

La nuit tombe, on nous dit: " Dormez."
Les sentinelles vont et viennent
Et leurs appels gutturaux tiennent
Ouverts les yeux qu'on croit fermés.
La houle du large pareille
Au chant très doucement berceur
D'une mère ou bien d'une sœur
Semble plaindre notre douleur....
Mais elle veille.

II

Nous écrivons avec du sang
Notre angoisse aux peuples du monde,
Sans que nul tressaille ou réponde
En agitant le drapeau blanc,
Nous errons prisonniers à l'ombre
D'un tombeau conservant encor
Le nom d'une gloire qui dort,
Sereine et grande dans la mort
Qu'on lui fit sombre.

III

Le vent de mer sur notre ilôt
Nous porte des plaintes lointaines,
Échos des kopjes ou des plaines;
Tout bruit nous paraît un sanglot.
Les étoiles seules effleurent
D'une pitié, du haut des cieux,
Les vaincus fiers et glorieux,
Empereur, paysans rugueux,
Lions qui pleurent.

PAUL RABOT.

ARTISTE ET VIRTUOSE. *(Suite.)*

A présent, sans qu'il sût pourquoi ni comment, le rossignol se trouvait étroitement enlacé à la perruche qui, plus grande et plus forte que lui, le soulevait entre ses ailes et le becquetait éperdûment.

"Je suis un scélérat!" pensa-t-il d'abord; mais bientôt, affolé par les caresses de l'oiseau équatorial, il les lui rendit, sous les yeux mêmes de l'alouette qui, stupéfaite, se tenait à quelques pas de la volière.

Frémissante d'indignation, Sophie appela son infidèle ami. Lui, sans quitter la perruche, répondit:

"Tu vois, je suis prisonnier; impossible de sortir d'ici."

"Infâme!" s'écria l'alouette.

"Ecoutez, fille du peuple," dit l'étrangère, je vous conseille de déguerpir au plus vite. Si je ne vous plume pas la tête, c'est à cause du treillage. Il n'est pas votre mari, cet artiste; il n'est pas plus à vous qu'à moi, ou plutôt, il m'appartient, à cette heure. Regardez-nous, si cela vous plaît."

L'alouette s'enfuit en pleurant et alla se percher sur un acacia à une centaine de mètres.

Un pierrot gouailleur s'installa près d'elle, sans façon.

"Eh bien, il vous a lâchée, votre amoureux!" fit le nouveau venu.

Elle répondit par des sanglots.

"Est-il assez canaille, hein? et devant vous! dit-il. A votre place je lui rendrais la pareille. Il vous aime peut-être encore; essayez de le reprendre par la jalousie, ça réussit quelquefois. Du reste si vous voulez vous venger, je suis à votre disposition, vous savez. Oh! c'est bien pour vous rendre service......

"Taisez-vous, misérable!" dit-elle indignée. "Ne m'approchez pas! Je l'aime, vous entendez, je mourrais plutôt que de lui être infidèle. J'attendrai qu'il revienne."

"Ce sera long," dit le moineau sceptique. "Vous n'imaginez point quelles sont les mœurs de cette aristocratie étrangère, le dévergondage qui règne là-dedans. On n'a pas idée de cela dans nos familles bourgeoises. Ah! il va fièrement s'amuser, votre rossignol."

Le pierrot disait vrai.

Dès la première journée l'oiselle de Paradis chercha à souffler à la perruche sa conquête. Elle profita d'un moment où le chanteur était seul pour lui dire:

"Mon ami; quel drôle de goût vous avez! Elle est atrocement habillée, votre perruche, et si sotte! Et puis, méfiez-vous; elle a un tempérament à vous tuer en une semaine. Vous y perdrez votre voix."

La perruche revenant, l'oiselle de Paradis la toisa avec dédain et regagna son perchoir.

Le rossignol chanta encore ce soir-là avec un immense succès. Pendant la nuit, comme il dormait auprès de sa perruche, il fut réveillé par une patte fine qui lui grattait l'aile. Il crut d'abord que c'était son amoureuse; mais, voyant briller de longues plumes effilées, il reconnut l'oiselle du Paradis.

"C'est moi," murmura-t-elle, "moi, la fille du Ciel qui daigne m'abaisser jusqu'à toi. Je veux que tu chantes pour moi."

Et il chanta *sotto voce*, mais avec beaucoup d'expression.

Quand elle fut rassasiée de mélodie, elle s'en alla en disant:

"Sois discret; j'ai ma réputation à garder. Je reviendrai demain à la même heure. Tu as beaucoup de talent, gentil ténor."

A peine le rossignol commençait-il à se rendormir qu'une nouvelle caresse le fit sursauter.

"Hein ? qu'est-ce donc ?" s'écria-t-il.

"Chut!" fit une voix émue; c'est moi, la petite Gorge Coupée. Ah! la blessure que tu m'as faite au cœur est plus profonde que ma plaie factice. Je veux que tu chantes pour moi cet adagio......"

Et, pendant qu'il chantait, elle poussait de grands soupirs.

Le Rossignol commençait à avoir une haute opinion de lui-même.

"Quel don Juan je fais!" pensait-il. "Tout de même c'est un peu fatigant. J'espère qu'elles vont me laisser tranquille à présent."

Vain espoir! Il fut encore éveillé par la femelle du pape qui, par un souvenir de la chapelle Sixtine, aimait les notes très hautes, et dont le dilettantisme était un peu mystique.

Brisé de fatigue, il dormit enfin d'un sommeil si lourd que la perruche ne put l'en tirer avant midi.

"Il est un peu délicat," pensa-t-elle.

Toute la journée elle s'exerça à chanter, mais en dépit des conseils et des explications qu'Ernest lui prodigua, elle ne fit aucun progrès.

La petite du Paradis, la gorge-coupée et la Papesse voulurent aussi prendre des leçons, et, chacune à son tour emmena le professeur à l'écart pour étudier plus tranquillement. La perruche ne fut pas jalouse.

Mais la pauvre alouette qui voyait tout cela de loin souffrit cruellement.

Au concert du soir le rossignol chanta un seul morceau, passionné, mais très court. Un vrai connaisseur se fût aperçu que les points d'orgue étaient moins longs, que le chanteur coupait parfois une phrase qui

aurait dû être liée. Mais personne dans cette assemblée n'entendait quoi que ce fût à la musique et le virtuose fit encore de nouvelles victimes.

Toute la nuit les belles mélomanes le firent chanter. Il en défila un si grand nombre qu'il ne prenait même plus la peine de leur demander leur nom.

Après une semaine de ce métier-là, on peut bien croire que le petit ténor n'avait plus guère de voix. Il était devenu si maigre, si faible, qu'il pouvait à peine voler au travers de la cage.

La perruche disait à l'oiselle de Paradis, en confidence :

" Il est bien délicat ! Et pourtant, madame, j'ai pour lui des soins maternels. Ah ! ce n'est pas ce que j'avais rêvé ! "

La fille du ciel gardait son sérieux, mais la gorge-coupée, et la papesse, et la veuve, et tant d'autres qui savaient à quoi s'en tenir, ricanaient entre elles.

La septième nuit, Ernest fut tout-à-fait insuffisant : il ne chanta pas du tout. Ses admiratrices commencèrent à le mépriser profondément.

Il sentait des douleurs aiguës dans ses membres. Ne pouvant dormir il fit des réflextions assez tristes ; il se rappela que son père lui avait dit souvent qu'un chanteur doit éviter le beau sexe et vivre comme un moine. Il pensa à son alouette dont l'amour était si tranquille, si peu exigeant. Comme elle ne se montrait pas il la croyait partie et l'idée qu'il ne la reverrait plus l'attristait. Il s'accusait, regrettait sa faute.

" Maintenant," se disait-il, " voilà ma voix cassée ; je ne suis plus bon à rien ; si je reste ici un jour de plus, je crois que je mourrai."

Le matin venu, la perruche fut plus que froide envers lui ; l'oiselle de Paradis ne daigna pas le voir ; toutes

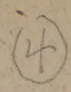
ses amies chuchotaient en le regardant ; il entendit la papesse et la cardinale faire à mi-voix des remarques désobligeantes sur son compte ; les serins se moquèrent de lui ouvertement. En une semaine sa gloire avait passé — o néant de la vie !

Il prit une grande résolution et guetta l'arrivée du gardien. Dès que la porte de la cage s'ouvrit, il se précipita dehors et prit son vol vers le bois.

Mais ses forces le trahirent bientôt et il tomba épuisé à deux cents pas de la volière.

EDWARD DESSOMMES.

(A suivre.)



Nouvelle-Orleans, 1er Octobre 1902.

COMPTES-RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Discours prononcé à Waltham, Massachusetts,

août 1902, à une assemblée d'Acadiens
de la Nouvelle-Angleterre et du Canada,

PAR L'HONORABLE JOSEPH A. BREAUX.

M. le Président, Révérends Messieurs,

Mesdames et Messieurs :

En présence du grand nombre de personnes assemblées pour célébrer ce jour, je n'hésiterai pas en disant que le juste et le vrai se font sentir tôt ou tard.

Le juste et le vrai sont immortels.

L'injustice est appelée à être condamnée et oubliée.